

NOTES DE MUSIQUE

A L'INSTITUT

Tous les ans, à pareille époque, afin sans doute d'initier le nouveau prix de Rome aux vicissitudes de sa carrière, l'Institut ordonne que l'on exécute, à grand orchestre la cantate du lauréat.

En une étroite logelle de la salle des séances, de l'Académie, là-haut, sous le toit, instrumentistes et chanteurs — excellents puisque Taffanel les conduit — grimpent alors, se glissent et s'entassent. Mais l'exiguïté du lieu les oblige à une inertie quel auteur n'a pas prévue quand, mal renseigné sur la topographie du palais, il écrivit sa partition dans l'espoir d'obtenir pour elle, de ceux qui la devaient jouer, le simple développement normal des archets.

De là, les sons qu'il est possible d'émettre s'échappent en un désordre inexprimable, se disloquent, se heurtent aux aspérités de la coupole et, dans la répercussion de mille échos, n'apportent à nos oreilles que des harmonies vides et boiteuses. Hélas ! il faudrait à un musicien la tranquille assurance d'avoir hérité du génie de Beethoven ou la belle résignation d'être sourd comme le fut le maître des maîtres, pour ne pas acquiescer, après une telle épreuve, la certitude absolue de sa maladresse orchestrale.

Lorsque, par surcroît, je songe au supplice effroyable que doit subir l'artiste qu'on enferme pendant un mois avec l'obligation de composer quelque chose sur un texte qu'il n'a pas expressément choisi, mon cœur, je l'avoue, se remplit d'indulgence pour celui qui débutait hier de façon si aventureuse.

Mais cette indulgence, j'ai le devoir de le dire, se complique aujourd'hui d'un peu de tristesse. Après avoir entendu fort mal et lu avec la plus grande attention la cantate de M. Letorey — c'est une *Clarisse Harlowe* dont le poème a été fourni par M. Edouard Noël — je m'étonne et m'inquiète de son manque d'audace, de sa peureuse réserve. Quoi ! à l'âge de toutes les bravoures, de tous les élans, de toutes les folies, est-il possible qu'on soit si sage, si timide, si soumis ? Certes, je ne demande pas à un élève d'affirmer une personnalité ni même un talent quelconque, mais je voudrais qu'il montrât en l'ardente flamme mélodique ou dans le brutal cri de drame un peu de cette jeunesse, fierté suprême, force souveraine des êtres. Par malheur, c'est là ce qui manque à la petite œuvre consciencieuse, correcte et grise de M. Letorey, dont mademoiselle Marcy, MM. Warmbrodt et Nivette furent les parfaits interprètes, et c'est ce que je regrette le plus de n'y pas trouver. J'espère bien cependant que le nouveau musicien, breveté hier par l'Institut, va réfléchir, se reprendre, s'émanciper et qu'il nous donnera, avant peu, une meilleure occasion de l'applaudir. Les réserves que j'ai faites ne m'empêchent point de reconnaître le charme et la grâce de certaines parties de sa cantate — un aimable duo, notamment, dérivé de *Lohengrin*, et quelques jolies délicatesses d'instrumentation — de lui souhaiter bonne chance pour plus tard et de lui adresser un cordial au revoir.

M. Silver, qui revient de Rome, sait beaucoup mieux son métier que M. Letorey. L'ouverture de *Bérénice*, que l'on a jouée au commencement de la séance, m'a paru « se tenir » de façon très solide, en dépit d'une fin trop brève et peu éloquente. Faut-il accuser l'acoustique ou l'auteur de la confusion avec laquelle il m'a semblé que se succédaient les divers développements de ce morceau ? Qu'importe ! Je ne veux me souvenir que du poétique *andante* où la clarinette, unie aux violons, nous rappela un des beaux thèmes de *Sigurd*. On pourrait plus mal choisir ses modèles, mon cher confrère, et votre dévotion pour le vaillant et glorieux maître Reyer vous a mis d'accord, d'emblée, avec tout le public.

Alfred Bruneau.